

Écorchés (Titre provisoire)

Fred P.

21 août 2013

ÉCORCHÉS

Copyright ©2013 Fred Passerin.

Copyleft : cette oeuvre est libre, vous pouvez la copier, la diffuser et la modifier selon les termes de la Licence Art Libre <http://artlibre.org> version 1.3 ou ultérieure.

Prologue

Le neuro-implant me démangeait. Une démangeaison profonde. Avec un gros problème. Il est impossible de gratter quelque chose situé à l'intérieur de soi.

« Chéri ! Nous avons eu le feu vert vert pour passer aux essais cliniques sur l'homme. Les précédents tests se sont avérés suffisamment encourageants et concluants pour que les autorités sanitaires acceptent que nous passions à l'étape finale »

Je levais les yeux du rapport que j'étudiais. Elle rayonnait de bonheur. Elle avait une bouteille de champagne à la main et elle alla chercher deux flûtes dans la cuisine.

« Nous devons fêter ça dignement ! »

Les toubibs m'avaient prévenu. Pendant quelque jours après la pose de l'implant, j'allais ressentir de temps à autre une « petite gêne ». Petite, mon œil ! C'était intolérable. L'impression qu'une armée de fourmis utilisait mes nerfs comme des toboggans.

Le commissaire me regardait droit dans les yeux. J'avais l'impression qu'elle fouillait mon âme à la recherche de réponses essayant d'extirper la vérité. Elle me disséquait littéralement, tel un légiste se penchant sur un cadavre pour en extraire les dernières images de la vie.

« Tersant, je ne vous laisse plus le choix. Vous nous avez fait perdre trop de temps en tergiversations.

— Madame, vous connaissez mes raisons. Vous savez parfaitement ce

que je dois à cette ce type d'intervention.

— *Je sais. Et vous savez comme moi que votre femme était volontaire pour être implantée.*

— *Vous comprenez donc ce que ça m'a coûté...*

— *Oui, très bien. Et rappelez-vous que grâce à elle, ces problèmes n'arrivent plus. Mais c'est un ordre. »*

Je pris une des pilules magiques qui m'avaient été prescrites à la sortie de l'hôpital. Elles étaient censées faire disparaître la gêne en quelques minutes. C'est du moins le baratin que m'avait servi le pharmacien en me remettant en mains la boîte. « Attention, c'est puissant comme médicament. On recense quelques cas d'addiction ». Il avait rajouté ces derniers mots au moment où je sortais ma carte pour payer. « Merci Bien, bonne journée monsieur » avec un rictus désagréable.

Son agonie avait été infinie. D'abord les tremblements. Puis les pertes de mémoires. Je la regardais se faner et se racornir. Une fleur coupée qu'on aurait subitement cessé d'arroser. Le diagnostic qui tombe. Le rejet de l'implant et la nécrose gagnant les tissus environnants.

Trois jours que je tournais en rond dans mon appartement. Incapable de faire quoi que ce soit. Je pensais sans cesse à ce maudit implant qui risquait de me détruire le cerveau. Et toujours cette démangeaison que les pilules calmaient. Sur ce point là, on ne m'avait pas menti. Il était temps de retourner au charbon.

L'ultime décision. Intolérable. Les condoléances des proches. Le sentiment de vide après. Ce vide impossible à remplir, à oublier. Blessure jamais complètement cicatrisée. Plaie profonde toujours prête à se rouvrir. Reprendre le boulot. Se jeter à corps perdu dedans pour tenter de gommer son absence. Le déménagement. Faire ses cartons. Essayer de commencer une nouvelle vie.

Je rentrais dans ma voiture et programmais la direction du commissariat central place du Capitole. Je ne croisais aucune autre voiture dans les rues animées et bondées de chalands qui s'écartaient de mon chemin. Depuis que tout les véhicules à moteur avaient été bannis de la ville pour favoriser les transports en commun moins polluants, seuls les

services d'état disposaient de véhicules individuels. Un des rares privilégiés auquel ma fonction donnait droit.

Ma voiture s'engouffra dans le parking souterrain maintenant réservé aux véhicules officiels. Elle alla se garer sur sa place attitrée et la voix suave du GPS débita son « Vous êtes arrivé à destination ». Je détestais cette voix. Je ne comprendrai jamais pourquoi il fallait obligatoirement que ma voiture me parle sur un ton sensuel, à la limite de l'obscène. La portière s'ouvrit et je me dirigeais alors vers l'ascenseur d'un pas rapide.

Amnésie ?

Alors que je présentais mon badge à l'œil électronique de l'ascenseur, mon téléphone vibra furieusement dans ma poche. La cadence de la vibration indiquait qu'un message important venait d'arriver. La porte s'ouvrit au moment où j'attrapais mon téléphone. En pénétrant dans la petite boîte exigüe, je ne pus retenir un frisson. Tout ce métal étincelant et froid me donnait toujours l'impression que je rentrais dans une cellule sans vie, prête à m'engloutir à jamais.

Le message indiquait que ma présence était requise au plus vite. Une nouvelle affaire pour moi. Les étages défilaient et la porte s'ouvrit enfin sur la section criminelle. Le long couloir desservait les nombreux bureaux et les salles de réunion. Tout au bout se trouvait le vaste bureau du commissaire et je dirigeais mes pas vers cet endroit. Après avoir légèrement frappé à la porte de verre je rentrai dans la pièce sans attendre confirmation. La commissaire était assise à son bureau et elle regardait d'un air absent le fin écran devant elle.

Son regard se posa sur moi, légèrement au dessus de ses fine lunettes cerclées de métal. Bien qu'elle aurait pu se faire corriger chirurgicalement son défaut de vue, elle continuait à porter des lunettes. Ce qui, je devais avouer, lui donnait un certain charme légèrement suranné. Son bureau était sobre et dépouillé de tout le superflu. Elle ressemblait à une vierge de glace dans son royaume. Froide et incisive. Éclats métalliques dans le regard.

« Ah, Tersant, vous voilà. Asseyez-vous.

— J'ai eu votre message. Qu'elle est donc cette affaire bizarre qui doit retenir mon attention ? Lui lançai-je en m'asseyant.

— C'est assez hors du commun. Un homme a été retrouvé nu, errant le long de l'autoroute. Il présentait des blessures et paraissait en état de choc d'après les retours des pompiers. Ils l'ont transporté vers Purpan.

— Bon, un fou à poil le long de l'autoroute. En quoi est-ce que la crime à quelque chose à voir dans cette histoire ? »

Le commissaire ôta ses lunettes et entreprit de les nettoyer. Même sans ses lunettes elle restait attirante et je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil à son décolleté mis en valeur par un tailleur sur mesure. Elle sembla s'en rendre compte mais ne parut pas s'en formaliser outre mesure. En remettant ses lunettes, elle me dit d'une voix douce « Il affirme qu'il a été enlevé, qu'il était ligoté à une table d'autopsie et qu'il a pu s'échapper par miracle. »

C'était bien ma veine, un illuminé. Un doux dingue.

« Et qu'en disent les psy ?

— Il paraît sain d'esprit et n'est pas délirant. À vous de jouer maintenant Tersant. Le dossier est accessible sur le Réseau. Ça vous donnera l'occasion de tester votre implant en conditions réelles. »

Je me levais, la saluais brièvement et redescendais au plus vite au parking. Une seule phrase résonnait dans mon esprit : « Mais quelle affaire de merde ! » Je savais que mon refus l'implant l'avait longtemps irrité mais là, me coller sur ça... C'est le genre d'affaire qu'on filait aux bleus. Pas trop d'enjeux. Pas trop de gaffes potentielles.

Le commissaire faisait partie des zélotes prêchant la surveillance à tout crin. Elle vouait une espèce d'idolâtrie sans bornes à tout ce qui était électronique et ne jurait que par les *grandes avancées* dans la lutte contre le crime permises par toutes ces babioles. Ça me mettait hors de moi et cela nous avait valu elle et moi quelques frictions. Et depuis, j'avais l'impression qu'elle me faisait payer ce qu'elle avait l'air de considérer comme de l'insubordination. Je ne comprenais pas trop comment elle fonctionnait avec moi. Froide comme l'acier d'abord, plus tard chaleureuse, presque amicale.

L'ouverture de la porte de l'ascenseur sur le parking mit fin à mes tergiversations et je m'engouffrais dans la voiture. En programmant la destination j'accédais au dossier via le Réseau. L'affichage tête haute s'illumina et les principales informations se dessinèrent en lettres brillantes sur le pare-brise. Je devais concéder à la technologie que les voitures entièrement automatisée avaient quand même l'avantage de permettre de lire au volant sans danger.

Mon homme s'appelait Francisco Diaz, était d'origine espagnole, avait 31 ans. C'était un musicien qui cachetonnait à droite et à gauche. Deux condamnations mineures sur son casier : possession de drogue en vue de sa consommation et ébriété sur la voie publique. Plutôt beau gosse d'après sa photo. Le type même du fêtard qui abuse un peu et qui ne sait plus le nom de la nana qu'il a levé le matin au réveil. Il devait avoir pris un truc bizarre et a préféré inventer cette histoire plutôt que d'avouer qu'il était complètement défoncé et qu'il était incapable de se rappeler de sa fin de soirée. Sa disparition avait été signalée deux jours plus tôt par les membres de son groupe qui s'étonnaient de ne pas le voir à une répétition.

Lien vers son identité numérique... Et voilà... Comme je m'en doutais, encore un qui balançait tout de sa vie privée à tout le monde. Je passais rapidement sur les photos, dont certaines étaient répréhensibles au regard des dernières lois sur la protection des mineurs et remarquait que l'intégralité de son emploi du temps figurait en bonne place dans son petit monde électronique. J'appris donc que la veille du signalement de sa disparition, il devait aller boire un coup avec les membres de son groupe.

D'un geste rapide, j'accédais à ses relevés de carte bancaire et je découvris vite que des consommations avaient été payé la veille du signalement de sa disparition dans un bar du centre.

Ouverture de la page du bar. Tiens, un bar spécialisé dans les bières belges. Intéressant. Il avait ouvert quelques mois plus tôt. Je ne le connaissais pas encore. Il allait falloir que j'aille y faire un tour, pour demander au barman si il se souvenait de notre homme.

Même si l'affaire me paraissait simplissime, j'aimais faire les choses

bien et ne rien laisser au hasard. Je crois que cette qualité — certains me considéraient trop tatillon — qui me permettait de rester flic malgré les rapports pas forcément favorables rédigés par mes différents supérieurs au cours de ma carrière.

Ma voiture stoppa au poste de garde de l'hôpital et je déclinai mon identité et la raison de ma venue au planton qui m'indiqua le bâtiment où attendait mon fêtard.

À peine arrivé au bureau d'accueil du service, un médecin s'approcha de moi et me tendit la main. Il avait l'air parfaitement détendu et jovial. Un grand sourire se dessinait sur son visage. Je jetai un coup d'œil rapide au badge ornant sa blouse : Docteur Courtois. À première vue, il portait bien son nom.

« Vous devez être le capitaine Tersant ? »

— Oui en effet. Que pouvez me dire sur notre homme.

— Il va bien. Du moins aussi bien que l'on peut aller après quelques heures de manche nu dans la campagne. Il a quelques égratignures et les pieds dans un état lamentable. Le plus étonnant et dérangentant est qu'il a été dépecé dans le dos. Un rectangle de peau d'environ 10 centimètres par vingt lui a été retiré. La découpe est nette et sans bavures. Vraisemblablement réalisée au scapel laser. La plaie a été ensuite cautérisée et traitée. Il est en état de choc et a un peu de mal à faire des phrases complètes.

— Vous voulez dire qu'il est... Je laissais ma voix s'éteindre en tamponnant ma tempe de mon index

— Non pas fou du tout. Uniquement choqué. Mais il s'en remettra vite avec un suivi correct. Et de vous rencontrer pour que vous écoutiez son histoire lui permettra d'aller mieux. »

Je levais vers lui un regard interrogateur. Je voyais mal comment ma présence pouvait le faire aller mieux.

« Si vous voulez bien me suivre, je vous explique en chemin. »

Il se retourna et avança dans le couloir. Je restais à sa hauteur tout en notant mentalement la disposition des lieux. Dans le cas où il faudrait un présence policière pour le protéger — ou le surveiller — je voulais

avoir une petite idée de l'emplacement des accès et de la topographie des lieux. Je sortais mon carnet de notes.

Le toubib reprit alors la parole et sa voix si fit un peu plus professorale :

« Tout d'abord, sachez que nos premiers examens psychiatrique ne montrent pas a priori de symptômes d'une maladie mentale. Rien dans son dossier médical passé ne montre de signes précurseurs d'une pathologie mentale. Il était parfaitement saint d'esprit avant cette... Mésaventure pourrait-on dire.

— Donc vous me dites que c'est un type tout à fait normal ?

— Disons, un peu trop fêlard pour que son foie tienne longtemps la cadence, mais un type normal. Comme vous et moi, rajouta-t-il avec un clin d'œil malicieux.

— Donc, à part son amour pour les boissons alcoolisées, rien de notable.

— Non. Parfaite condition physique. Il s'entretient régulièrement, ne fume pas. Mais revenons en à ce qui motive votre présence ici. Ce qu'il décrit l'a profondément choqué. Il souffre d'amnésie rétrograde, vraisemblablement passagère...

— Amnésie rétrograde ? C'est à dire ? Le coupai-je rapidement tout en notant *Amnésie ??*.

— Il ne se souvient pas des heures précédant son réveil. Cela est dû aux drogues que nous avons décelé dans son organisme. La douleur dans son dos n'a pas dû arranger les choses. Il a découvert qu'il avait été dépecé ici.

— On l'aurait drogué avant de l'enlever ? Nouvelle note dans mon carnet.

— On ne peut pas l'affirmer avec certitude. Nous avons trouvé des traces de GHB.

— Le GHB ? Je croyais cette drogue dépassée depuis longtemps. »

Il s'arrêta devant une porte. Le vert clair de la peinture agressait mes yeux et je sentais revenir la douleur de l'implant. Lancinante. Toujours là. Il allait falloir que j'avale un autre cachet pour la calmer. Et avant d'interroger la victime.

« Le fait qu'il y ait du GHB dans son sang n'indique pas qu'il l'ait absorbé volontairement. Même si on en trouve très difficilement de nos jours, on connaît quelques précurseurs qui métabolisés par l'organisme sont dégradés en GHB et ont donc l'effet voulu. Il est tout à fait possible qu'il l'ait absorbé à son insu »

Alors qu'il m'expliquait cela, je sortis de ma poche la plaquette de comprimés et en j'en avalai un rapidement.

« Vous êtes souffrant ?

— Rien de grave, un mal de tête qui passera vite. Mais continuez je vous en prie.

— Comme vous voulez. Où en étais-je ? Ah, oui. l'amnésie. Un des effets du GHB peut être l'amnésie. Nous ne pouvons dire si celle-ci est causée par la drogue ou par le choc. Seul le temps pourra apporter des réponses à cette question. Nous allons de toute manière le garder en observation quelques jours et nous vous tiendrons bien évidemment au courant dès qu'il y aura du nouveau.

— Merci. Puis-je vous recontacter en cas de besoin lors de l'enquête ?

— Bien sûr. Et je vais vous faire parvenir une copie de son dossier dans les plus brefs délais. »

Il me serra à nouveau la main et s'éloigna, me laissant devant la porte qui me séparait de ma victime.

Je notais rapidement sur mon carnet les quelques questions que j'allais lui poser. Maintenant que j'avais appris qu'il était sain d'esprit, qu'il avait peut-être été drogué et surtout qu'il y avait littéralement laissé la peau, cela changeait la donne. Je n'avais plus affaire à un bringueur qui avait perdu un pari idiot mais bel et bien à un rescapé d'une expérience traumatisante.

Je levais la main et frappais doucement à la porte.

Une voix assourdie me donna la permission d'entrer.

Une chambre d'hôpital, classique. Un seul lit. Mon client avait les moyens. Il paraissait jeune et en bonne santé. Seules quelques égratignures étaient visibles sur ses bras et ses mains qui tenaient à l'heure actuelle une tablette. Sitôt réveillé et le voilà en train de se reconnecter au Réseau. Il posa sa tablette et tourna son regard vers moi.

Je tendis la main vers lui et me présentait « Capitaine Tersant, Police Judiciaire. Je viens relever votre déposition. » Ce faisant, j'activais mon implant pour que l'audition soit intégralement enregistrée. Une simple pensée suffisait à le mettre en marche et à l'arrêter. Un léger picotement dans la main gauche me signala que l'enregistrement avait débuté.

Il serra ma main. Une poignée de main un peu mollassonne et vaguement moite — exactement du genre de celles que je n'aimais pas particulièrement — avec un léger signe de tête. Il prit la parole :

« Comment ça se passe ? Qu'est-ce que je dois faire ?

— Ça va aller tout seul. Je vais d'abord vous poser quelques questions de routine puis vous me raconterez votre histoire. Essayez d'être précis. Le moindre détail peut avoir son importance, même si cela vous semble futile ou sans intérêt, dites-le quand même.

— D'ac... D'accord... »

Sa voix était presque un murmure.

Je lui tendis mon téléphone après avoir lancé le logiciel de reconnaissance d'empreintes « Je dois d'abord vérifier votre identité. Pouvez-vous poser le pouce sur ici s'il vous plaît ? Là, dans le rectangle. »

Le téléphone releva l'empreinte avec un *bip bip* irritant — allez savoir pourquoi, si l'engin ne faisait pas de bruit, les gens croyaient qu'il ne fonctionnait pas — puis vibra quelques secondes plus tard. L'écran affichait le pédigrée de l'individu alité devant moi. Je le gratifiai d'un « Merci bien » puis repris :

« 12 avril, 11 h 32, début de l'audition. Plaignant identifié comme étant monsieur Francisco Diaz, 31 ans, musicien. Victime probable d'enlèvement, séquestration et torture. L'audition se déroule dans sa chambre à l'hôpital Purpan à Toulouse. Je me dois de vous informer que cette déposition est intégralement enregistrée grâce à l'implant que je possède. »

Je fis une légère pause et m'installais sur la chaise posée à côté du lit. Je le regardais droit dans les yeux. Il paraissait absent. Comme un voile dans ses yeux. Sûrement les calmants.

« Monsieur Diaz, vous engagez-vous à ne pas travestir la vérité et à n'omettre aucun détail utile à l'enquête qui pourrait résulter de vos

déclarations ?

— Oui, bien sûr. Sa voix tremblait légèrement.

— Nous pouvons commencer. Veuillez s'il vous plaît me décrire les circonstances qui ont amené à votre présence ici même.

— Et bien... Comment dire, je ne me souviens plus très bien. J'ai des trous dans mes souvenirs. Je ne sais pas trop par où commencer.

— Essayez de commencer par le début. Quel est le dernier souvenir clair que vous avez de la soirée où vous avez disparu.

— C'est... C'est assez vague. Je me souviens être allé au Calice pour retrouver des amis. Nous avons bu deux ou trois bières. Peut-être plus. Je ne sais plus trop bien. Vers une heure du matin, je suis parti pour rentrer chez moi. Je me souviens avoir pris le métro puis plus rien. Le black out jusqu'à ce que je me réveille ligoté.

— Vous souvenez-vous d'avoir croisé quelqu'un en particulier qui vous aurait paru suspect ?

— Non non. Pas au Calice. Le bar à ouvert il y a peu. La clientèle n'est pas encore très large. Je connais bien le patron et nous y avons joué une ou deux fois avec mon groupe pour faire un peu de pub. Les gens qui viennent pour l'instant sont des habitués. Quelques gens de passage, mais je n'ai pas lié connaissance avec eux. Je crois me souvenir d'avoir discuté avec une jeune femme, mais ça reste flou.

— D'accord. Et sur le chemin du retour ou dans le métro ?

— Rien de notable. Les noctambules habituels. Rien ne m'a choqué sur le chemin du retour. La dernière chose dont je me souviens de cette nuit là c'est d'entrer dans le métro et de m'asseoir dans la rame. »

Il avait l'air sincère et il donnait l'impression de vraiment se creuser la tête sur ce qu'il avait fait cette nuit là.

Je pris le temps de noter quelques mots. Il me fallait un accès aux enregistrements des caméras sur son chemin. Et aussi celles du métro.

« Vous souvenez-vous quelles rues vous avez emprunté pour rejoindre le métro ?

— Non... Je pourrais vous l'indiquer sur un plan, mais j'ai toujours du mal à retenir le noms des rues. Et ça, ça ne date pas d'hier, ajouta-

t-il dans un petit rire qui disparu instantanément dans une grimace de douleur.

— Excusez-moi, mon dos me fait mal et me démange atrocement. Les médecins m'ont expliqué que cela était dû au traitement de régénération de la peau qu'ils me faisaient suivre. Le même que pour les grands brûlés.

— Je comprends. Donc, vous entrez dans la station, vous passez les portiques et quand la rame arrive, vous vous installez dedans puis plus rien ?

— C'est ça. J'ai bien peur de ne pas vous être d'une grande aide...

— Ce n'est pas grave. Nous utiliserons les enregistrements pour vous localiser précisément. À quelle station descendez-vous habituellement ?

— Aux argoulets. J'aime bien marcher un peu avant de rentrer chez moi. Ça dégrise un peu. »

Je notais *Argoulets puis marche*. Ce n'était pas de chance. Comme on s'éloignait du centre les caméras se faisaient plus rares. Cela allait être plus dur de le suivre après sa sortie du métro. À cet instant, mon téléphone m'indiqua que je venais de recevoir un mail. C'était le docteur Courtois qui m'indiquait le lien pour accéder au dossier médical de Diaz. Il avait été rapide.

« Parlez moi maintenant de votre réveil si vous le voulez bien. »

Je sentis instantanément le malaise. Alors qu'il était déjà pâle, Diaz blêmit encore un peu plus. La simple évocation de son réveil semblait le secouer encore plus.

« Allez-y doucement. Prenez le temps qu'il vous faut. Vous voulez un verre d'eau ?

— Non merci. Ça va aller. C'est juste que... J'ai peur que vous ne me croyez pas. En y réfléchissant bien, après ce que je vais vous dire, vous allez me caser avec les doux dingues qui racontent s'être fait enlevés par des extraterrestres pour des expériences bizarres. »

Je tiquais. Je n'avais pas franchement envisagé les choses sous cet angle. Instantanément me vint à l'esprit l'image de petits gris tenant à la main une sonde se penchant sur Diaz. Je ne pus retenir un sourire et je tentais vainement de chasser cette pensée en le rassurant :

« Non, pas du tout. Je suis déjà au courant des grandes lignes. Allez-y, je vous crois. Et le fait que votre dos soit amoché me fait dire que ce qui vous est arrivé n'est pas de l'affabulation.

— Je vois que ça vous fait sourire.

— Disons que d'imaginer un petit gris à vos côtés entre deux carcasses de vache autopsiées est assez... Comique n'est-ce pas ?

— Oui, vous avez raison. Il reprit quelques couleurs.

— Donc, vous vous réveillez et... »

Je laissais la phrase en suspend pour lui repasser la main. Il ne fallait pas que je donne l'impression d'orienter son témoignage. Ce qu'il avait à m'apprendre devait être dit avec ses mots. Surtout pas les miens. Je fis mine de noter quelque chose, mais plus pour me donner une contenance qu'autre chose. J'avais du mal à oublier le petit gris opérant avec un sourire sadique le dos de Diaz pour y prélever un grand rectangle de peau. Je n'espérais qu'une chose, c'est que ces images mentales ne se retrouveraient pas sur les enregistrements de l'implant. Parce que sinon, les collègues allaient se payer une bonne tranche de rigolade en visionnant la déposition.

« D'abord j'ai eu du mal à voir autour de moi. Une très forte lumière m'éblouissait. Vous savez, comme celle chez le dentiste où dans les salles d'opération ?

— Oui, j' imagine assez bien, continuez lui dis-je en hochant la tête.

— J'avais froid et j'étais attaché. J'étais couché sur une surface métallique et j'avais des sangles aux chevilles et aux poignets. J'ai d'abord cru que je faisais un cauchemar et je me suis dit que j'allais vite me réveiller. Mais comme le temps passait, il a bien fallu que je me rende à l'évidence. J'étais à poil sanglé à une table. Après mes yeux se sont habitués à la lumière, j'ai pu voir que j'étais dans une grande pièce. Blanche, immaculée. Vraiment comme une salle d'opération. »

Il reprit son souffle et se servit un verre d'eau. J'en profitais pour noter rapidement *Salle d'op' ? Médecin ?* Cela paraissait un peu irréal. Le petit gris me regarda avec un sourire narquois.

« Une salle d'opération vous dites ?

— Oui. Des carreaux blancs partout. Et cette énorme lampe au dessus de moi. Il ne manquait que les instruments au tableau.

— Et vous ne sentiez pas de douleur dans votre dos ?

— Non pas du tout. Les médecins pensent que j'étais encore anesthésié.

— D'accord. Qu'avez-vous fait ensuite ?

— J'ai commencé par crier. Fort et longtemps. Suffisamment pour avoir mal à la gorge. Et je crois bien m'être pissé dessus de trouille.

— Personne n'est venu ?

— Non. Pas un bruit. Rien. J'ai attendu. Je ne sais pas combien de temps. Ça m'a paru infini. J'ai essayé de bouger mes bras. Le droit était solidement attaché mais la sangle gauche était un peu plus lâche. En forçant j'ai réussi à extraire ma main. À partir de là, j'ai pu me détacher l'autre main et les jambes. Je me suis redressé... — Sa voix baissa d'un ton — Et c'est là que j'ai vu que j'étais allongé sur une table d'autopsie ou d'opération. Comme on en voit à la télé dans les séries policières. Sauf que là, c'était réel et bien tangible. »

Je continuais à noter frénétiquement. J'imaginai assez bien l'horreur qu'il avait dû ressentir en se réveillant dans cette ambiance. Tout à fait digne d'un scénario de film ou de série avec un tueur psychopathe. À la différence, comme le disait Diaz, que là, c'était foutrement réel. Je frissonnais légèrement. On a beau être flic et endurci, ce genre de récit garde un côté assez terrifiant. D'autant plus lorsqu'on se dit qu'il n'était pas encore conscient de toute l'horreur qu'il avait subi.

« Continuez, je vous crois. Une image mentale très précise de ce que me décrivait Diaz s'esquissait.

— Je me suis levé et j'ai regardé partout dans la pièce. Et c'est là que j'ai vu les instruments. Ils n'étaient pas dans mon champ de vision quand j'étais allongé. Ils reposaient sur une desserte dans un coin de la pièce. Des ciseaux, des scapels, des pinces et une espèce de scie. J'ai attrapé un des scalpels et j'ai cherché si il y avait autre chose qui pourrait me servir, mais rien de plus.

— Qu'avez-vous fait du scalpel ? Le rapport n'indique pas qu'il était en votre possession lorsque l'on vous a retrouvé.

— Je l'ai perdu dans la forêt durant ma fuite.

— D'accord. Poursuivez.

— Je me suis dirigé vers la porte. Elle était déverrouillée. Je l'ai ouverte lentement. Elle donnait sur un couloir dont la lumière était éteinte. J'ai cherché un interrupteur mais je n'en ai pas trouvé. La lumière venant de la salle d'opération suffisait à me permettre de voir un peu. J'ai suivi le couloir sur quelque mètres en passant deux portes. Je me suis arrêté devant la première, et j'y ai collé mon oreille pour essayer d'entendre si des bruits venaient de derrière. Lorsque j'ai essayé de l'ouvrir, elle était verrouillée. J'ai donc continué à marcher dans le couloir jusqu'à un escalier. J'ai monté quelques marches, je dirais une quinzaine au plus et ma tête a heurté ce que je pensais être le plafond. La lumière de la salle ne suffisait plus à bien m'éclairer et j'ai failli tomber en me cognant. Je me souviens m'être retrouvé à genoux, me tenant la tête, les larmes aux bords des yeux.

— Est-ce que vous avez remarqué quelque chose de particulier dans le couloir ? Comme une décoration particulière ?

— Je vous avoue que non. Je n'ai pas fait attention à la décoration. Je voulais juste me tirer vite fait.

— Je comprends. *D'autres portes. Cave étendue.*

— En fait, ce sur quoi je m'étais cogné la tête n'était pas le plafond mais une autre porte. Dans le plafond. J'arrivais à distinguer de fins rais de lumière entre les deux battants. J'ai trouvé la poignée à tâtons et j'ai réussi à l'ouvrir. Elle non plus n'était pas fermée à clef. Je montais les dernières marches pour me retrouver au milieu de nulle part. La porte était en fait au niveau du sol et il n'y avait rien autour que la campagne. J'étais dans un champ. Loin de tout. La seule lumière visible venait de la Lune et des étoiles.

— Avez-vous remarqué un autre bâtiment aux alentours ?

— Non, rien. J'ai distingué une forêt un peu plus loin et je suis parti dans cette direction. Aussi vite que je le pouvais. Avant d'arriver à la lisière, j'ai enjambé une clôture. Et j'ai récolté pas mal d'égratignures sur les barbelés. Une fois dans les bois, j'ai continué ma route en essayant de me repérer aux étoiles. C'est à ce moment que j'ai regretté de

ne pas m'être plus intéressé à l'astronomie plus jeune au lycée. Vous y connaissez quelque chose aux étoiles vous ?

— Pas du tout, je crois que j'aurais été dans la même situation que vous — le petit gris ne souriait plus du tout — et que je n'aurais pas fait mieux. C'est tout juste si j'arrive à trouver la Grande Ourse. Je lui adressait un regard compréhensif.

— J'ai marché un certain temps qui m'a paru être une éternité et j'ai fini par m'adosser à un arbre. Mes pieds me faisaient souffrir le martyr. J'avais dû me les accrocher sur les barbelés sans m'en rendre compte et la marche dans la forêt n'arrangeait rien. J'ai pleuré. Je crois que je n'ai jamais autant chialé de ma vie. Et, épuisé, j'ai fini par m'endormir. Pas très longtemps puisque quand je me suis réveillé il faisait nuit, mais suffisamment pour perdre mon scalpel. Je grelottais de froid et c'est là que la douleur dans mon dos s'est réveillée. J'ai pensé que c'était à cause de l'arbre ou des griffures des barbelés lorsque je les ai enjambés et il m'a fallu longtemps pour réussir à me mettre debout et à continuer à marcher. J'avais énormément de mal à faire un pas après l'autre. Chaque fois que je posais le pied par terre, de terribles douleurs remontaient le long de mes jambes et mon dos me tirait. Mais je n'avais que la fuite comme option en espérant tomber sur quelqu'un qui pourrait m'aider. »

Il se servit un nouveau verre d'eau. Aussi dingue que pouvait être son histoire, il était crédible. Ses yeux étaient embués de larmes. Il attrapa un mouchoir en papier pour s'éponger les yeux.

« Au bout d'un long moment, j'ai fini par apercevoir au loin les lumières de l'autoroute et je me suis dirigé vers elles. Je n'ai jamais été aussi content d'être un piéton aux abords d'une autoroute que cette nuit. Très vite, un patrouilleur est arrivé et m'a embarqué.

— Il a sûrement été prévenu par les autres conducteurs qui venaient de vous voir en passant.

— Sûrement oui. Et j'imagine assez bien la tête qu'ils ont dû faire en me voyant dans le plus simple appareil en train de tendre le pouce. »

Il se mit à rire. Et moi aussi d'ailleurs. Je dois avouer que j'aurais été surpris par un type à poil faisant du stop.

« Avez-vous quelque chose à ajouter à votre déclaration ?

— Oui, une chose. Je me souviens assez bien d'une odeur chimique. Je suis incapable de vous dire quels produits c'étaient, mais ça agressait le nez, ça me paraissait acide. Et ça venait clairement d'une des autres pièces qui donnaient sur le couloir. Je crois que je me souviendrais toujours de cette odeur.

- Vous pourriez la reconnaître si vous la sentiez de nouveau ?

- Je pense que oui. C'était vraiment très particulier et je n'avais jamais senti ça avant.

- C'est noté. Autre chose ?

- Oui. Coffrez l'enfant de salaud qui m'a fait ça.

— C'est bien ce que je compte faire. Avez-vous un avocat ?

— Oui, celui qui s'occupe des contrats de mon groupe. Pourquoi ?

— Prenez dès aujourd'hui contact avec lui. Si nous attrapons ce type, vous en aurez besoin. »

Je me levais alors et sortis mon portefeuille pour attraper une carte de visite que je lui tendis :

« Si vous vous souvenez de quoique ce soit, même un détail, n'hésitez surtout pas à m'appeler.

— Merci capitaine.

— Fin de la déposition de monsieur Diaz. Capitaine Tersant. »

Une nouveau picotement dans la main m'indiqua que l'implant avait arrêté l'enregistrement. Je me dirigeais vers la porte lorsque Diaz me lança :

« Capitaine ? Vous croyais que vous allez le chopper ?

— Je vais tout faire pour. »

J'ouvris la porte et sortis dans le couloir. J'avais du pain sur la planche. Beaucoup.

Briefing

Arrivé au commissariat, j'allais directement dans le bureau du commissaire. Je frappais rapidement à la porte de son bureau et j'entrais sans y avoir été invité.

« Tersant ? Vous vous croyez dans un moulin ?

— Madame, veuillez m'excuser, mais je crois qu'on a un sérieux problème sur les bras.

— Qu'est-ce que qui vous fait dire ça ? »

Je lui relatais alors dans les grandes lignes mon entrevue avec Diaz lui décrivant ce qu'il m'avait raconté. Je lui expliquais la présence de drogue dans son organisme, son absence totale de souvenirs après qu'il soit descendu du métro et son réveil dans la salle d'opération. Je lui racontais sa fuite à travers les bois pour finir par arriver sur le bord de l'autoroute.

« Vous vous foutez de moi ? Vous voulez dire que ce type a été enlevé puis attaché à une table d'autopsie avant de réussir à s'enfuir ?

— En gros c'est ça.

— Et il vous a décrit des instruments chirurgicaux à côté de lui ?

— Tout à fait.

— Et vous croyez vraiment ce qu'il vous a raconté ?

— Il m'a paru sincère. Le toubib confirmera la présence de drogue et c'est dans son rapport, ainsi que l'amnésie. Vous pouvez de toute manière visionner tout l'enregistrement - je montrais du doigt ma tête en

même temps - si vous ne me croyez pas. Mais je pense sincèrement qu'il faut prendre cette affaire au sérieux. »

Elle effleura un interrupteur et sa voix retentit dans les bureaux : « Je veux toute l'équipe en salle de briefing immédiatement. » Elle se leva et se dirigea vers la porte. D'un geste de la main elle m'intima l'ordre de la suivre. Il était inutile de finasser.

Nous arrivâmes les premiers suivis de près par Valdeski et Charenton. Portal, Jensain et Brumel arrivèrent par la suite. La grande table de la salle était entourée de quelques chaises et chacun d'entre nous s'assit. Un projecteur dissimulé dans le plafond permettait de diffuser des vidéos ou des diapos si on en avait besoin. Seule le commissaire restait debout, en bout de table, ses yeux perçants nous observant tous. Nous avions parfois l'impression d'être face à une maîtresse d'école et c'est exactement ce que nous ressentions tous à cet instant. Comme si elle pouvait lire en nous à livre ouvert et que rien ne pouvait lui échapper.

Portal me lança un regard incrédule l'air de me demander ce qui pouvait bien se passer pour que nous soyons tous ici. Brumel jouait nonchalamment avec un stylo, Valdeski qui ne se séparait jamais de sa tablette tapotait quelque chose dessus. Charenton et Jensain s'assirent et sortirent de quoi prendre des notes. Dès que tout le monde fut installé, elle prit la parole. « Tersant vient de prendre la déposition d'un type qui a été retrouvé nu errant le long de l'autoroute cette nuit. Il a des raisons de croire que le gars ne délire pas et est tout à fait sérieux. Si ce qu'il dit est vrai, nous avons affaire à un vrai sadique qu'il va falloir vite arrêter. Tersant, vous avez la parole. »

Je me levais et me dirigeais vers le grand tableau blanc au mur. « Vous avez accès à la déposition complète du témoin sur le réseau, ainsi que le rapport médical. Mais, voici, rapidement, ce que je sais déjà. » Je leur racontais ce que j'avais entendu tout en notant aut tableau les points essentiels de la déposition. L'heure présumée de départ du bar, le métro. La descente aux Argoulets, le black-out avant le réveil ligoté. La fuite et enfin l'arrivée le long de l'autoroute.

A la fin de mon exposé, Valdeski m'interpella :

« T'es sérieux là ? Ton type il est pas un peu cintré des fois ?

— Le toubib que j'ai vu confirme qu'on a trouvé de la drogue dans son organisme. Je ne pense pas qu'il l'ait consommé de manière récréative et volontaire. Il n'avait aucune raison de cacher qu'il s'était défoncé, si ça avait été le cas. Pour ma part, je n'ai aucune raison, à première vue de ne pas le croire...

— Mais, sans déconner, une table d'autopsie ? Charenton doutait toujours — quelques fois trop —. C'était ce qui faisait de lui un bon flic. Je me tournais vers lui.

— Il n'a pas pu me préciser plus de choses. Table d'autopsie ou d'opération. Avouez que quand on fait un boulot normal, on a pas souvent l'occasion d'assister à une autopsie. Il m'a dit lui-même qu'il n'était pas très sûr de lui et que c'est d'après ce qu'il avait vu à la télévision qu'il avait compris sur quoi il était allongé. »

Le commissaire reprit la parole :

« Si ce que Tersant nous a expliqué est vrai, je pense que nous avons un taré en liberté. Vous allez tous me visionner la déposition du témoin. Une fois ceci fait, Valdeski, vous me récupérez toutes les bandes des caméras situées sur le chemin présumé de Diaz, le suivre et voir si quelqu'un s'en approche après sa descente du métro. Jensain, vous vous occupez de délimiter une zone géographique où pourrait se trouver le lieu de détention en fonction de où notre homme a été récupéré. Brumel avec Portal, vous me disséquez la vie de Diaz et vous allez fissa à son domicile pour voir si il n'y aurait pas des indices sur la manière dont il a été enlevé. Je veux savoir si il est rentré chez lui avant de disparaître. Vous prendrez une équipe de la scientifique avec vous. Je veux tout savoir de lui. Et quand je dis tout, c'est tout. Tersant, vous m'accompagnerez au bar ce soir et on va gentiment demander au patron si il n'aurait pas quelque chose à nous raconter. En attendant, vous me commencez votre rapport. Je le veux sur mon bureau avant que nous n'allions au bar. Des questions messieurs ? Non ? Alors au boulot ! »

Ses yeux lançaient des éclairs. Quand elle était comme ça, nous savions tous que nous avions intérêt à filer droit et à obéir sur le champ. Elle avait cette capacité innée à vous faire faire ce qu'elle désirait exactement sans que l'idée de la contredire ne vous vienne à l'esprit. Son

regard indiquait clairement qu'elle m'avait cru et qu'elle aussi pensait que l'on avait dans la nature un dingue qui prenait son pied à torturer des gens.

J'allais vers mon bureau et m'installais sur mon fauteuil. L'écran de mon ordinateur me narguait et j'allais devoir m'atteler à mon activité favorite. La rédaction de rapports. La paperasse. Encore et toujours. Je me souvenais de mon père pestant sur tous ces maudits papiers qu'il fallait remplir pour le suivi, les archives, les dossiers en cours... Au moins, je pouvais profiter de ce petit moment de calme pour manger un bout. Je n'avais rien dans l'estomac depuis la veille et la journée s'annonçait longue.

Je décrochais mon téléphone et composait le numéro de ma sandwicherie préférée. Ils livraient dans les bureaux et finissaient par me connaître par cœur, comme pas mal des flics du commissariat. Nous étions des clients réguliers des brasseries, pizzerias kébabs et autres sandwicheries des environs. Toujours à devoir manger rapidement.

J'allumais mon ordinateur. La petite musique d'ouverture de session sonna, me promettant un moment d'une joie intense. J'en profitais pour vérifier si je n'avais pas de message interne. Rien. Parfait. J'avais tout mon temps pour rédiger cette saloperie de rapport sur la matinée.

Vingt minutes après avoir commencé, un jeune livreur m'apporta ma pitance. Je le dédommageais de quelques piécettes supplémentaires pour le déplacement. Mon repas se composait d'un sandwich au pastрами et d'une bouteille d'eau minérale. Cela suffirait bien jusqu'au soir. Une fois ce fleuron de la gastronomie englouti, je me penchais à nouveau sur mon rapport.

Au bout d'une heure environ, j'avais fait à peu près la moitié du boulot et je m'offrait une pause bien méritée. J'allais pouvoir enfin fumer une cigarette. Mon paquet de clopes dans une main et mon briquet dans l'autre, j'allais me caler sur le balcon. Essayant tant bien que mal de me mettre à l'abri de la pluie j'allumais ma sucette à cancer. Les volutes de fumée que j'exhalais me détendirent et je pus enfin souffler.

Jensain me rejoignit et engagea la conversation :

« Tu y crois vraiment ?

— Oui. Et tu aurais été avec moi dans cette chambre, tu penserais comme moi. Son récit à le goût désagréable de la vérité. Le genre de choses que tu ne peux que croire. Même si ça te paraît complètement fou. Tu sais que c'est vrai.

— Ok. Et... Au fait... Toi ? tout va ?

— Tu sais ce que c'est. Tu es déjà équipé depuis un moment.

— N'essaye pas d'éluder la question. Tu sais très bien de quoi je veux parler.

— Ça ira lui dis-je d'un ton sec — peut-être un peu trop. Je vais faire aller.

— Bon, moi, j'ai commencé à délimiter une zone géographique de recherches. Ça va être tendu. D'après ce que tu nous a dit, quand Diaz à réussi à s'échapper, il faisait nuit. Il a été ramassé vers cinq heures du matin près de l'autoroute. Considérant qu'un marcheur normal se déplace en terrain plat à environ 5 km/h on peut sans trop se planter évaluer que notre gars a plutôt gambadé aux alentours de 3 km/h. La nuit se couchant à environ 20h30 à cette date là, il aura marché au maximum pendant 8h30. Tu me suis ?

— Oui oui, continue. J'allumais une deuxième cigarette.

— Tu nous a dit qu'il avait dormi mais qu'il ne savait pas combien de temps. Cela peut être 2 heures comme 10 minutes. Nous n'avons aucun moyen de le savoir, donc on va prendre une hypothèse pessimiste et considérer qu'il n'a pas dormi. Si on s'en tient à ces hypothèses, il a marché dans un cercle d'environ 20 km de rayon. Ce qui nous fait un disque d'environ 1250 km carrés.

— Ah ouais, quand même...

— Il va falloir le réinterroger pour voir si il se souvient de points de repères remarquables pour limiter la surface à couvrir. Parce que là, on en a pour des jours à arpenter la campagne pour trouver.

— Et tu n'as pas moyen d'affiner l'estimation ?

— Si bien sûr, je vais éliminer les zones urbanisées et me concentrer sur les forêts. Mais cela risque de ne pas être très concluant sans plus de précisions. Je voulais te prévenir au cas où tu aurais trop compté sur ça.

— Le commissaire ne va pas être très contente.

— Je sais... Mais pour l'instant, c'est le mieux que je puisse faire sans informations complémentaires. »

Je quittais le balcon et allais mettre la touche finale à mon rapport en incluant les premières constatations de Jersain. Une fois ceci fait, j'envoyais mon rapport préliminaire au commissaire et j'allais frapper à la porte de son bureau.

« Entrez Tersant.

— Madame, je viens de vous envoyer mon rapport préliminaire.

— J'ai vu. Merci de votre rapidité. Je lirais tout cela ce soir. Elle regarda sa montre. Je pense qu'il est l'heure d'aller faire un petit tour au bar. Qu'en dites-vous ?

— Je suis à votre disposition madame.

— Passez devant, je vous rejoins en bas au parking dans cinq minutes. »

Le commissaire me rejoignit devant l'ascenseur. Elle avait passé un long manteau noir. Décidément, même après cette dernière année à la côtoyer, je trouvais que tout ce qu'elle portait lui allait parfaitement. Elle avait un goût très sûr dans ses choix vestimentaires qui arrivaient à la mettre en valeur tout en gardant un côté sévère. Lorsque la porte s'ouvrit, je m'effaçait légèrement pour la laisser passer devant. Elle me remercia d'un sourire à la fois glaçant et envoutant. Un long frisson remonta le long de ma colonne.

D'un geste rapide elle effleura le bouton du parking et la cabine se mit en marche silencieusement. Nous ne décrochâmes pas un mot le temps de la descente. Elle était de marbre. Une statue du commandeur dégageant puissance et justice divine.

C'est lorsque je fus installé au volant qu'elle se décida à parler.

« Tersant, est-ce que tout va bien ?

— Oui madame. Tout va bien.

— Quand est-ce que vous avez votre rendez-vous de suivi pour l'implant ?

— D'ici une semaine. »

Mes réponses laconiques ne semblaient pas la satisfaire.

« Si quelque chose n'allait pas, je vous demande de me le dire tout de suite. Je ne compte pas perdre d'enquêteur.

— Oui madame.

— S'il vous plaît. Ne m'en veuillez pas. Il fallait que je vous donne cet ordre. Nous avons eu des instructions venant de plus haut. Tous les enquêteurs de la PJ doivent être implantés avant la fin de l'année. Et vous étiez le dernier de notre équipe à refuser.

— Vous savez très bien pourquoi.

— Tersant. Elle est morte il y a quoi ? Quatre ans maintenant ?

— Dans deux mois, cela fera quatre ans oui.

— Vous... Vous ne pensez pas qu'il serait temps pour vous d'aller de l'avant ? »

Sa voix s'était adoucie. À la limite du murmure. Je n'arrivais pas à croire qu'elle ait pu montrer un peu de compassion.

« J'ai relu vos états de service. Vous étiez un excellent flic. Vous devriez déjà être à ma place et avoir votre propre équipe. Vous étiez promis à un bel avenir. Jusqu'à ce que... Ne laissez pas le passé vous détruire. Vous êtes de loin le meilleur de ce groupe voire de toute le commissariat et vous gâchez vos possibilités en continuant à vous morfondre. Je suis persuadée que vous pouvez avancer. »

Je conduisais machinalement. Je voulais me concentrer sur la route. Ne pas penser à tout ça. Pas maintenant. Pas devant elle. Je devais couper court au plus vite à cette conversation qui me retournait l'estomac. J'avais envie de vomir. Je luttais pour garder mon calme.

« S'il vous plaît madame, restons-en aux relations hiérarchiques. Je vous remercie de votre sollicitude, mais vous ne pouvez rien pour moi. Ce sont mes démons, et j'entends bien les combattre seul.

— Comme vous voudrez. Mais croyez bien que si vous aviez besoin d'une épaule sur laquelle vous appuyer, je serai là. »

Le silence s'installa. Pesant. Épais. Palpable. Un mur venait de se dresser entre nous. Les rues défilaient. J'essayais de retenir les larmes qui me brûlaient les yeux. Comment osait-elle ? Comment osait-elle me dire qu'elle voulait m'aider alors que par sa faute, je portais en moi ce qui avait tué ma femme. Les articulations de mes doigts blanchirent alors

que je me crispais sur le volant. Je dus faire un effort surhumain pour me détendre un peu.

L'espace d'un instant, je crus percevoir dans le rétroviseur le sourire narquois du petit gris assis sur la banquette arrière. Un deuxième regard me rassura quand à l'absence d'un extraterrestre dans ma voiture. Je commençais à perdre les pédales. Il fallait que je me calme. Et vite.

Ma voiture s'immobilisa à quelques mètres du bar. Dans la lumière grise de cette fin d'après-midi nuageuse, l'enseigne lumineuse du *Calice* était un phare dans la nuit, attirant les passants frigorifiés par la soudaine baisse de température et la fine pluie qui venait de s'arrêter. La grande baie vitrée révélait les tables et les banquettes alignées devant le long bar. J'ouvrais la porte et rentrais dans l'établissement, le commissaire sur mes talons. Quelques rares clients étaient installés et sirotaient leurs bières dans des grands verres sérigraphiés.

De grandes étagères chargées de verres renvoyant les éclats des luminaires du plafond couvraient le mur derrière le comptoir sombre d'où émergeaient une dizaine de pompes cuivrées aux reflets d'or. Une musique discrète emplissait le lieu, diffusée par des enceintes invisibles. Les grands bardeaux de bois flotté remontant jusqu'à mi hauteur des murs gris bleu tranchaient avec les longues poutres noires qui couraient sur un plafond d'un blanc immaculé. Le fond de la salle était entièrement occupé par une estrade qui pouvait servir de scène à en juger par l'emplacement d'une console de mixage dans un coin à côté d'un escalier d'acier et verre descendant vers le sous-sol.

Le commissaire s'approcha du comptoir et s'assit sur un des hauts tabourets. Je m'assis à côté d'elle en remarquant les grandes ardoises sous les étagères couvertes de noms évocateurs de bières du monde entier. Le barman, qui n'avait pour l'instant pas pipé mot s'approcha de nous et tendit la main. « Bienvenue au Calice. Que puis-je pour votre service ? »

Il n'était pas très grand, voire plutôt petit et avait la dégaine d'un moine débonnaire dans le tablier bleu qui enserrait sa taille. Son visage était mangé par une imposante barbe d'un roux profond autour d'un

grand sourire avenant et ses yeux pétillaient d'un air malicieux sous un crâne parfaitement rasé.

Ma supérieure sortit d'une poche intérieure de son manteau sa carte tricolore et annonça tout de suite la couleur. « Commissaire Maretz. Et voici le capitaine Tersant. Police judiciaire. Nous aurions quelques questions à poser au patron si vous le permettez. »

Le sourire du barman disparut aussitôt pour laisser la place à une moue circonspecte. « Je suis le propriétaire de cet établissement. J'imagine que j'ai peu de chance de vous voir consommer puisque vous êtes en service. » Alors que je hochais la tête d'un air résigné le commissaire me surprit. « Bien qu'en service, nous pouvons aussi nous accorder un peu de plaisir. Et je ne pense pas que le capitaine me tiendra rigueur d'un verre partagé avec lui. »

Je restais sans voix. Je n'étais pas au bon de mes surprises avec elle. Ce n'était pas la première fois que nous devions enquêter dans un bar et que nous refusions une boisson. Pourquoi aujourd'hui faisait-elle une entorse à la sacro-sainte règle interdisant de boire pendant le service ? Elle poursuivit :

« Après tout, la journée est bientôt finie pour nous aussi et j'avoue que j'ai un petit faible pour les bonnes bières. Que pouvez-vous nous proposer qui sorte de l'ordinaire ? Sans toutefois abuser puisque nous avons un rôle à tenir tout de même ! Je ne voudrais pas que mon capitaine ne me coffre pour ivresse sur la voie publique. » Elle laissa échapper un rire cristallin que je ne lui connaissait pas. L'avais-je seulement entendu rire une seule fois ? Le patron du bar se dérida et de nouveau un sourire barrait son visage rond.

« Alors ? Qu'est-ce que je vous sers ? »

— Surprenez moi. Mais évitons quelque chose de trop fort s'il vous plaît.

— J'ai peut-être quelque chose pour vous. Et pour votre collègue à l'air morne, ce sera ?

— La même chose qu'elle. »

Le patron attrapa deux verres où était écrit en larges lettres rouge *Saison* et se dirigea vers l'alignement des pompes. Le liquide doré coula

dans les verres et un grand col de mousse se forma. Les verres, rafraichis par le breuvage se couvraient déjà de condensation lorsqu'il les posa devant nous.

« Saint Feuillien Saison. Légère, un peu d'amertume, relativement peu alcoolisée, parfaite pour une fin de journée fatigante. Maintenant, si vous me disiez ce qui vous amène ici ?

— Avant de vous répondre, je dois vous informer que cette conversation va être enregistrée grâce à nos implants et pourra être considérée comme preuve. Avez vous bien compris ?

— Parfaitement. Et je n'ai rien à vous cacher. »

Le picotement familier se fit ressentir dans mes doigts. Je jetais un regard à ma commissaire. Elle était lumineuse. Parfaitement à l'aise. Je ne l'avais jamais vu sous cet angle. Elle donnait l'impression d'être dans son élément. Mais très vite, elle redevint de glace et la professionnelle réapparut, éclipçant la jeune femme séduisante qu'elle avait été l'instant d'avant l'espace d'une seconde. Ce fut si rapide que je me demandais si je n'avais pas une nouvelle fois halluciné.

« Nous devons tout d'abord vérifier votre identité. Tersant ?

— Veuillez poser votre pouce dans le rectangle blanc lui dis-je en présentant mon téléphone. »

La stridulation caractéristique se fit entendre. Les empreintes correspondaient à Mathias Heulin. 35 ans. Pas de casier. La photo d'identité collait avec le gars que j'avais en face de moi.

« Il est clean. Mathias Heulin.

— Merci Tersant. Monsieur Heulin, quand avez-vous vu Francisco Diaz pour la dernière fois ?

— Francisco ? Qu'est-ce qu'il a bien pu faire comme connerie pour que je me retrouve face à la PJ ?

— Rien de bien méchant. Il s'est contenté d'être enlevé et s'est échappé des griffes de son ravisseur avant d'être retrouvé hier errant le long de l'autoroute.

— Merde... Il accusa le coup. Il va bien ?

— Il est hors de danger. Tout va bien pour lui. Mais nous aimerions retracer son emploi du temps dans les heures précédant sa disparition. Nous avons quelques zones d'ombre à éclaircir. »

Elle but une gorgée de sa bière et continua :

« Vous aviez raison, parfaite pour une fin de journée. Mais revenons-en à nos moutons.

— Je l'ai vu, il y a de ça. Quoi... Trois jours je crois. C'est un habitué maintenant et son groupe et lui ont joué ici quelques fois. Il est venu seul et a retrouvé des amis à lui. Ils ont bu quelques bières et on discuté pendant la soirée.

— Avez vous remarqué quelqu'un qui sortait de l'ordinaire avec qui il aurait pu discuter ?

— Rien de particulier. Il sembla plonger dans ses souvenirs recherchant un détail. Si. Il a passé une demie heure environ à discuter avec une jeune femme. Francisco a toujours été un dragueur. Et quand il voit une fille qui lui plaît, il ne peut pas s'empêcher de l'aborder. La chose inhabituelle c'est que ce soir là, c'est elle qui l'a abordé.

— Une femme dites-vous ? Vous pourriez la décrire ? »

Je prenais des notes au fur et à mesure. Je remarquais un subtil changement dans l'attitude du commissaire. Elle s'était légèrement penchée en avant et il émanait d'elle une aura de... Chasseresse. Elle tenait quelque chose. Nous avions peut-être un autre témoin. La présence de la femme avait été mentionnée par Diaz lors de sa déposition. Avec un peu de chance on pourrait l'identifier et avoir sa version.

« Autant que je me souviens, elle était plutôt séduisante. À peu près de votre taille. Brune. Un joli visage. Mais rien qui m'ait marqué. Vous savez, je vois pas mal de gens et pas mal de jolies filles.

— Ce n'était pas une habituée ?

— Non. Je l'avais peut-être croisée avant mais ça ne m'a pas marqué. »

Vague de déception clairement visible sur son visage. Je bus un peu de ma bière. Effectivement, elle était plutôt bonne. Une deuxième gorgée suivit la première.

« Désolé de ne pas pouvoir vous aider plus.

— Ce n'est pas grave. Donc, il a discuté avec cette jeune femme et puis ?

— Elle est partie avant lui. Il a bu une bière de plus puis a quitté le bar. Avant minuit. Il voulait attraper le dernier métro pour rentrer.

— Il vous a paru différent de d'habitude ?

— Non. Un peu éméché mais rien de bien méchant. Ses amis sont partis plus tard puisque si j'ai bien compris, ils vivent moins loin et peuvent rentrer à pied. »

Nouvelle gorgée de bière pour elle et moi. Vraiment, elle se laissait boire, pas désagréable du tout. Le patron avait su exactement ce qu'il nous fallait à ce moment de la journée. Si il était comme ça avec tous ses clients, je pouvais d'ores et déjà lui prédire du succès et une clientèle fidèle dont je pourrais faire partie.

« Vous auriez quelque chose à ajouter ?

— Non. Rien qui me revienne. Comme je vous disais, une soirée habituelle sans rien de marquant.

— Merci pour votre coopération monsieur Heulin.

— Pas de problème. Vous savez si Francisco peut recevoir des visites ? »

Je pris la parole « Oui, il peut. Il est à Purpan. Voici le numéro de sa chambre. » Je notais rapidement le nom du pavillon et le numéro de la chambre sur une feuille de mon calepin et lui tendis. « Merci capitaine. » Il s'éloigna vers sa caisse, visiblement abattu par cette histoire.

« Tersant ?

— Oui madame ?

— Vous essayerez d'identifier cette fille. Quelque chose me dit qu'elle pourrait nous en apprendre sur cette histoire.

— Bien sûr. Je vais tout de suite passer un coup de fil à Valdeski pour lui demander de voir si il la remarque sur les bandes. »

J'attrapais mon téléphone et allais vers le fond de la salle tout en composant le numéro. Trois tonalités plus tard, la voix de Valdeski me répondait :

« Marco ? C'est Tersant. Nous avons un début de piste mais nous avons besoin de ton œil de lynx.

— Dis toujours.

— Nous savons que Diaz a parlé avec une jeune femme dans le bar. Cela a été confirmé par le patron. Elle est partie avant lui. Essaye de nous la dénicher sur les bandes. Grande, brune, mignonne.

— T'as pas plus vague comme signalement ?

— Si, c'est une femme.

— Tersant, je te hais.

— Moi aussi je t'aime.

— Au fait, on a vu l'enregistrement de l'audition de Diaz. Et on est d'accord avec toi, y'a de la matière pour mener l'enquête. Bon Dieu, ce que ce pauvre gars a enduré.

— Ouais. Et c'est pour ça que tu vas me trouver cette nana pour qu'on puisse l'interroger.

— Je m'y mets de suite.

— Merci Marco. À plus tard. »

Je raccrochais et retrouvais le commissaire au bar. Son verre était à moitié vide. Et le mien m'attendais bien sagement sur le comptoir.

« Marco s'y colle tout de suite. Il nous tiendra au courant si il trouve quelque chose.

— Merci Tersant. Puis-je vous demander une faveur ? »

Je repassais instantanément sur la défensive. Qu'allait-elle encore trouver pour me torturer ?

« Je vous écoute.

— J'aimerais que vous considériez ce verre comme le calumet de la paix. Je ne voulais pas vous blesser tout à l'heure. J'ai bien vu que j'y étais allé un peu fort — tu l'as dit oui, enfin moi je n'aurais pas dit un peu — et j'aimerais vous présenter mes excuses. Vous savez, je suis des fois un peu trop directe, je sais que ça peut blesser sans que je n'en ait l'intention. J'aimerais vraiment faire la paix avec vous. Nous avons pas mal de boulot et ça serait bien que ça se passe dans les meilleures conditions possibles. Je voudrais savoir que je peux compter sur mon capitaine. »

C'est alors que je fis quelque chose que je n'aurais jamais pensé faire. Quelque chose de dingue. « Excuses acceptées commissaire. Triquons. »

Et dans le bruit des verres s'entrechoquant je vis sur le visage de ma supérieure un sourire radieux qui m'enchantait.

Une demie-heure plus tard nous étions sur le trottoir devant le Calice. La pluie fine continuait à s'insinuer à travers mes vêtements, me glaçant jusqu'à la moelle. La lueur jaunâtre que les lampadaires jetaient donnaient à la scène une teinte surnaturelle. Les gouttelettes paraissaient jouer avec la lumière. Tourbillonnant telles des papillons de nuit attirés par une mort certaine au contact du flux de photon.

Je me retournais vers le commissaire. Elle se serait dans son manteau frigorifiée après l'ambiance chaude et douce du bar. La bruine collait à ses lunettes lui donnant un regard absent. Elle paraissait perdue dans ses pensées.

« Commissaire ? Je vous dépose quelque part ?

– Merci Tersant, je vais prendre le métro. Je vous revois demain à la première heure au bureau. Et Tersant...

– Oui madame ?

– Essayez de dormir un peu. Vous avez une mine à faire peur à un zombie.

– Je vais m'y employer madame.

– Parfait, alors à demain capitaine. »

Elle me tourna le dos et descendit la rue en direction de la plus proche station. Je restai quelques instant figé, dans le froid à la regarder marcher. Je n'arrivais pas à la comprendre. Elle restait une énigme. En y réfléchissant bien, je ne savais pas grand chose d'elle.

Laboratoires

« Une vache dans un pré. Un ciel d'été. Une bibliothèque. Un tas de spaghettis ? Non ? Mais en réalité c'est quoi ce truc là ? »

L'espèce de casque autour de ma tête bourdonnait. Les écrans placés devant mes yeux représentaient des animaux, des situations, des formes abstraites. Je devais les décrire avec précision, même si quelques fois cela relevait de la gageure.

« Essayez de rester concentré sur les planches M. Tersant. Si nous voulons que le diagnostic soit le plus précis possible, il nous faut récupérer le maximum d'informations.

– Vous êtes marrant. Vous me passez devant les yeux des choses quelques fois trop abstraites que je n'arrive même pas à comprendre.

– C'est tout à fait normal. Nous avons aussi besoin de ce genre de choses pour cartographier votre réseau neuronal et comprendre si l'implant pose véritablement un problème ou si vos symptômes viennent d'ailleurs. »

J'étais déjà passé par la case scanner et IRM. Nous avions aussi testé les différentes fonctionnalités de l'implant, enregistrement, transmission et rediffusion et tout s'était passé normalement. J'étais d'ailleurs étonné de la facilité avec laquelle je m'y étais fait finalement. Normalement cet examen devait être le dernier que je devais subir avant d'avoir, je l'espérais, une réponse. Cela faisait trop longtemps que Bob – j'avais fini par le baptiser comme ça – me tenait compagnie et me narguait de

son petit sourire narquois. La plupart du temps, il n'était pas là, bien heureusement. Mais il avait cette fâcheuse tendance à apparaître aux moments les plus inopportuns, lors des briefings ou lorsque je devais me concentrer sur le dossier. Il lui était même arrivé une ou deux fois de venir me tenir compagnie sous la douche. Un moment assez... Gênant.

J'étais en train de devenir dingue.

« Monsieur Tersant, nous en avons terminé. Nous allons très vite vous rappeler pour vous communiquer les résultats. »

L'infirmière retira le casque de ma tête en m'adressant un grand sourire. Mes yeux eurent du mal à s'habituer à la lumière crue qui tombait du plafond et je sentis des larmes brouiller ma vision. Tout en me tendant un mouchoir elle me dit « Ne vous en faites pas, c'est tout à fait normal. Vos yeux vont vite s'habituer. »

Tout en essuyant mes larmes j'observais à nouveau l'endroit où je me trouvais. Des murs pavés de carreaux d'un blanc éclatant, des machines ronronnantes et bourdonnantes d'activité électrique, des écrans où se succédaient des indications qui n'avaient pour moi aucun sens – *Si tu étais là mon amour, tu comprendrais tout ce qui s'affiche ici, tu pourrais me dire ce qui ne va pas chez moi, tu pourrais me rassurer* – toutes ces personnes qui virevoltaient d'une machine à l'autre, caressant de leurs doigts gantés des claviers et des écrans. J'assistais à un ballet technologique à la chorégraphie complexe qui se déroulait sous mes yeux encore embués.

Je descendis du fauteuil sur lequel j'avais été installé et me dirigeai vers la porte. Soudain, une image me traversa l'esprit. Je me retournai et observai un peu plus la pièce. J'avais en face de moi la copie quasi conforme de la pièce où devaient être maintenues les victimes dont les photos commençaient à remplir le dossier. Peut-être pas dans les dimensions mais dans l'esprit. Il me fallait chercher si des hôpitaux ou des cliniques désaffectés se trouvaient dans la région. Voire même des cliques vétérinaires ou des morgues.

La description de l'endroit qui nous avait été faite par Diaz, et le peu de décors présent sur les photos qui nous étaient parvenues ne permet-

taient pas de deviner la taille de la pièce, mais, j'en aurais mis ma main à couper, il nous fallait rajouter ces informations dans notre recherche géographique.

L'infirmière s'était tournée vers moi et m'interrogea du regard. « Non non, ce n'est rien, rien d'important. Merci et bonne journée » répondis-je à son regard tout en ouvrant la porte de la pièce.

Dès que je fus sorti du pavillon, j'attrapais mon téléphone et vérifiais la date du prochain rendez-vous. D'ici une semaine je devais rencontrer un psychiatre pour un entretien. Pour l'heure, des anxiolytiques m'avaient été prescrits et j'allais rajouter de nouvelles petites pilules à ma collection. Ne pas oublier de passer par la pharmacie avant de retourner au bureau. Le psy que j'avais croisé en coup de vent avait été très clair. Si Bob apparaissait le plus souvent dans les moments de tension, il fallait que je sois le plus détendu possible pour éviter au maximum qu'il ne pointe son nez.

J'appelais Jensain. Il décrocha à la troisième sonnerie.

« Jensain, Tersant à l'appareil. T'en es où de la délimitation de la zone géographique de recherche ?

– Guère plus avancé qu'avant. Nous avons réduit légèrement la zone, mais rien de probant pour l'instant.

– Dis-moi, tu pourrais essayer en rajoutant les hôpitaux, cliniques, cliniques vétérinaires et autres établissements de pompes funèbres ? Je suis persuadé que c'est ce genre d'ancien bâtiment que nous recherchons. Ils ont tous en commun des salles d'opération ou de *préparation*. Et je pense que notre tueur n'a pas construit son local de ses mains pas plus qu'il n'a dû s'adresser à des artisans locaux pour le faire construire. Il est resté discret jusqu'à maintenant, aucune raison qu'il ne l'ait pas été avant.

– Je m'y mets de suite. Mais tu sais, je ne suis pas sûr que ça change depuis la dernière fois. Jusqu'à maintenant, on a fait chou blanc. Au fait, le commissaire a demandé à ce que tu l'appelles dès que tu seras arrivé ici. Elle nous a dit qu'il y avait du nouveau et est partie en trombe.

– Noté. Je serai là dans une demie-heure environ. »

Soudain, une bouffée d'angoisse me prit à la gorge. Les hauts bâtiments d'acier brillant de l'hôpital m'écrasaient. Ils avaient beau être espacés sur de larges esplanades de verdure aux coins ombragés et accueillants, j'avais le sentiment qu'ils se rapprochaient de moi et cherchaient à m'engloutir. Je savais que c'était une illusion. Je le savais parfaitement, mais mon cerveau malade ne le voyait pas du tout de cet œil. Je me hâtai en direction d'un banc sous un saule pleureur, à côté d'un petit cours d'eau. Assis, je pris ma tête entre mes mains et essayait de refouler la boule qui me prenait à la gorge.

Alors que je levais les yeux, Bob, toujours muet, m'observait, accoudé à une vasque de fleurs un peu plus loin dans le parc. Je fermais les yeux, inspirais profondément, soufflais, inspirais, soufflais... Lorsque je rouvrit les yeux, il n'était plus là mais avait été remplacé par une jeune femme dont le regard semblait se poser sur moi. Sans que je ne l'ai invitée elle s'approcha et s'assit à mes côtés.

« Ça te dérange pas ?

– N... Non, pas du tout.

– T'as pas une clope des fois ? »

Je sortis mon paquet et lui en tendais une.

« Ouah. Une gitane ?! Dis donc, t'es un homme un vrai toi !

– Mouais, répondis-je maussade, on peut dire ça comme ça.

– Et pourquoi t'es là ? J't'ai jamais vu ici. Et j'connais tout le monde ici. C'est un peu moi la patronne tu vois. »

En me disant cela, elle redressa les épaules et bomba le torse. Son index fit des va et vient entre son œil droit et l'horizon. Elle semblait fatiguée et excitée à la fois. Ses longs cheveux blonds étaient ramassés en un chignon qui se voulait strict mais qui partait dans tous les sens. Un feu d'artifice de paille sèche maintenu par un élastique trop serré. Elle n'était ni belle ni laide, sans signe distinctifs si ce n'est une espèce d'étincelle dérangeante dans le regard qu'elle avait d'un bleu azur.

« Je viens juste passer quelques examens pour le boulot. Rien de bien méchant.

– Ah, c'est ça. T'es un nouveau. T'es comme tous les autres. Un fou. Y'a qu'deux catégories de gens ici. Ceux qui sont fous et ceux qui vont

le devenir. 'comme ça. »

Je la regardais, interloqué. Qu'est-ce qu'elle me racontait ? Elle mangeait la moitié des mots et était un peu difficile à comprendre. Cela me forçait à lui prêter une attention plus soutenue que d'ordinaire. Elle me mettait un peu mal à l'aise avec son regard perçant qui semblait fouiller dans ma tête.

« Ben quoi ? Tu crois quoi ? Ici, les gens f'nissent t'jours par dev'nir cinglés. Même si tout allait bien avant. »

Elle tira longuement sur sa clope et souffla un gros nuage de fumée lentement par le nez. Elle soulignait ses paroles par de grands gestes désordonnés.

« Tu vois ? Y'a tout un tas de p'tites bêtes qu'on peut pas voir. Et les méd'cins là, ils ont beau avoir toutes les machines so-phis-ti-quées – elle avait clairement articulé le mot, le renant presque palpable – qu'ils veulent, ils peuvent pas lutter. Parc'que les bestioles, tu vois, elles sont plus fortes que les machines. »

Une pause. Sa cigarette se porte à sa bouche. Je profite de l'interlude pour en allumer une. Elle reprend .

« Tu pourras faire c'que tu veux, la bestiole, elle vaincra toujours ! Moi, ça va que je suis immunisée. C't'à cause de c'qui m'est arrivé gamine. Et c'est pour ça qu'c'est moi qui c'mande ici. Parce que moi, tu vois, j'suis complètement saine et que je serai jamais infectée par ces saloperies.

Nouvelle inspiration nicotinée. Ma cigarette se consume toute seule. Je suis hypnotisée par ce regard enflammé, ces mots qui bien que formant des phrases ne semblent avoir aucun sens.

« Mais ils veulent pas m'laisser sortir. Ils disent que je suis cinglée. Mais c'pas vrai. C'est eux les fous – elle martèle du doigt chaque mot sur le bois du banc. Et en fait, tu sais quoi, ils ont peur ! Ouais, comme j'te l'dis. Ils ont peur de c'qu'il comprennent pas. Et moi, ils me comprennent pas tu vois. »

Ses paupières s'étaient presque entièrement fermées. Elle s'était rapprochée de moi, comme pour me confier un secret de la plus grande importance.

« J’vais t’dire un truc mec. Toi aussi t’es immunisé. J’le sens. J’déconne pas. Les bestioles elles peuvent rien contre toi. »

Au moment même où elle terminait sa phrase, un infirmier se dirigeait vers nous. Elle ajouta rapidement :

« J’t’ai rien dit mec. J’t’ai juste tapé une clope. Faut pas qu’ils sachent les autres. Faut pas qu’ils sachent que j’suis pas la seule. Surtout pas. Sinon, on est morts. Toi et moi. »

L’infirmier, une espèce de montagne de muscles de près de deux mètres à l’air doux comme un nounours m’interpella :

« J’espère qu’elle ne vous a pas dérangé. Sophie à tendance à quelque fois discuter un peu trop – regard chargé de reproches en direction de la jeune femme – et à importuner les gens de passage.

– Non non, pas de problème. Je lui ai juste offert une cigarette.

– Ah c’est bien elle ça. Toujours à aller taxer les gens. Sophie, tu retournes au pavillon, tu sais que tu n’as pas le droit de te balader seule dans le parc.

– Mouais, répondit-elle d’un air maussade.

– Au revoir monsieur. Merci pour la cigarette.

– De rien, avec plaisir, répondis-je. »

Son regard si animé s’était littéralement éteint. Plus une étincelle de vie. Comme vidé, aspiré par la simple présence de l’homme à ses côtés.

Je me levais à mon tour. Il fallait que je retourne vite au commissariat. J’étais déjà pas mal en retard et j’allais me faire souffler dans les bronches. Mais avant ça, je devais traverser une bonne partie du parc. J’avais appris que souvent, les établissements psychiatriques avaient été construits hors des murs de la ville. Les gens « normaux » ne devaient surtout pas risquer de rencontrer les fous. Être confronté à la folie nous ramenait trop souvent à nous poser des questions sur notre propre santé mentale. Il y avait toujours eu de la méfiance envers les gens donc le cerveau ne fonctionnait pas tout à fait comme il aurait dû.

Cette conversation surréaliste m’avait laissé un goût bizarre dans la bouche. Non pas qu’elle ait raison sur les « bestioles », ça non, mais plutôt sur le fait qu’il n’y ait que deux types de personnes. Les dingues et ceux qui allaient le devenir. Après tout, j’étais en train de lentement glis-

ser de l'autre côté de la barrière. Qu'est-ce qui faisait que l'on passait définitivement de l'autre côté ? Que s'était-il passé pour que notre tueur ait quitté le monde des sains d'esprits pour s'enfoncer dans la noirceur de ses crimes ? Et surtout pour quelle raison avait-il subitement décidé de nous faire parvenir les photos et les papiers des victimes ? Il s'était passé un mois depuis que Diaz avait disparu et s'était échappé de l'enfer où il avait été maintenu. Et pendant ce mois, rien de nouveau. Les enquêtes de proximité n'avaient rien révélé de particulier qui pourrait nous mettre sur la trace de notre chirurgien amateur. *Le Chirurgien*, avec une majuscule. C'est comme ça que les journalistes avaient baptisé notre homme. On avait beau essayer de limiter les fuites, mais l'affaire avait fini par filtrer et les journaux se délectaient de notre impuissance à traquer un fantôme. J'aimerais bien les voir à notre place tiens. Pas une piste à se mettre sous la dent, des dizaines de gens interrogés dans le cadre des enquêtes de proximité, voisins de la victime, personnes qu'on avait fini par retrouver à partir des bandes de vidéo surveillance et rien. Nada. Pas le moindre début de piste. Diaz qui ne se souvenait de rien de plus que lors de sa première déposition.

Les recherches sur les réseaux de drogues illicites n'avaient permis que de mettre sous les barreaux des petites frappes qui n'étaient pas liées à l'affaire. Au moins, c'était toujours ça de pris, mais ça ne nous avait pas permis d'avancer. La hiérarchie devenait de plus en plus insistante et nous mettait la pression pour obtenir des résultats.

Nous n'avions pas avancé d'un pouce jusqu'à ce que la semaine dernière atterrisse sur mon bureau le portefeuille de Diaz accompagné d'une photo de lui. Personne n'était capable d'expliquer comment il avait bien pu arriver là. Dans une enveloppe qui m'était nommément adressée. Pas de cachet de la poste dessus. La scientifique avec décortiqué le paquet et n'avait pu nous donner que des informations inutiles. Enveloppe banale qui pouvait avoir été achetée dans n'importe quelle papèterie ou supermarché. L'encre utilisée provenait d'un bic tout ce qu'il y a de plus commun. Pas une fibre, pas une empreinte. Le portefeuille s'était révélé tout aussi muet.

Il contenait les papiers de Diaz mais il avait été nettoyé de fond en

comble. La encore, pas de traces de fibres ou de pollens. Par contre, Diaz avait été formel lorsque nous lui avions présenté pour lui faire confirmer que c'était le sien, il était en meilleur état que la dernière fois qu'il l'avait eu en main. Cela avait été confirmé par le labo. Il était en ce moment même entre les mains de spécialistes des cuirs pour tenter de déterminer si la manière dont avait été faite la restauration pouvait nous indiquer quelque chose. Les résultats devaient arriver d'ici peu. Je croyais me souvenir que c'était pour aujourd'hui.

Puis le deuxième portefeuille était arrivé de la même manière que le premier. Toujours sans qu'on puisse expliquer comment notre homme avait pu le déposer. Nous nous étions bien sûr demandé si c'était quelqu'un du commissariat mais nous étions tous irréprochables. On ne devenait pas flics sans que notre passé ait été épluché en long et en travers et nous étions tous blancs comme neige. Du moins, à notre entrée en fonctions. Et je voyais mal comment avec nos emplois du temps l'un de nous pourrait avoir l'occasion de kidnapper quelqu'un et de le torturer pendant des jours sans que l'on ne remarque son absence. Et comme personne n'était en vacance lorsque Diaz avait disparu, cela réglait définitivement le problème.

Ce second portefeuille. Aussi accompagné d'une photo. Et surtout, l'affreuse vérité. Les recherches effectuées sur le nom des papiers d'identité nous avaient ramené à une disparition inexpliquée près de dix ans plus tôt. Dix ans entre les deux affaires. Nous avions immédiatement pris connaissance du dossier de l'époque. Pour ainsi dire vide. Mais qui comportait de nombreuses similitudes avec l'enlèvement de Diaz.

Le fait qu'on dépose un premier indice capital directement sur mon bureau avait déjà quelque chose de terrifiant, mais qu'un deuxième arrive et qu'il nous ramène si loin dans le temps ne faisait qu'ajouter à l'horreur, surtout si on considérait que ces indices étaient apparus comme par magie. Le tueur voulait que l'on s'intéresse à lui. Il nous disait « Je suis là. Personne ne m'a attrapé depuis au moins dix ans. Et vous, allez-vous réussir ? »

La sonnerie de mon téléphone m'arracha brutalement à mes pensées. Merde, le commissaire.

« Tersant ? Qu'est-ce que vous foutez bon Dieu ?

– Je suis encore à l'hôpital. Les examens ont duré plus longtemps que prévu. Je suis en train de marcher vers ma voiture.

– Alors au lieu de marcher, courez et rejoignez-moi illico au labo. On a du nouveau, et c'est pas franchement joli. »

Même pas le temps de dire quoi que ce soit, elle avait déjà raccroché. La ton de sa voix m'avait foutu la chair de poule. J'accélérais le pas. Un peu plus loin, Bob se marrait et se dirigeait en trotinant vers ma voiture.

* * *

Les labos de la police, quai de la daurade, donnaient directement sur la Garonne qui coulait quelques mètres plus bas, gonflées par les pluies du printemps. Des murs de flottes s'étaient abattus sur la région ces dernières semaines et avaient provoqué pas mal de dégâts. Inondations soudaines aussi rapides que dévastatrices. Lourdes avait une fois de plus fini sous les eaux. Phénomène de plus en plus courant ces dernières années. Bientôt les pèlerins viendrait en jet-ski et devront apprendre la plongée pour accéder à la fameuse grotte. Gros avantage pour les paralysés, le fauteuil roulant aide bien à se maintenir au fond de l'eau.

La façade de l'immeuble arborant la brique typiquement toulousaine écrasait le trottoir d'un ombre rafraîchissante. À la suite des différentes réformes de l'éducation, l'école d'architecture et les beaux-arts avaient été regroupés en un seul endroit pour investir un immense château construit spécialement pour eux en périphérie de la ville où ils pouvaient laisser libre cours à leur créativité débordante. Les bâtiments vides de l'école des beaux-arts avaient été entièrement réquisitionnés pour les besoins de la Police, après que les artistes aient déserté les lieux.

Depuis la fusion de la Gendarmerie et de la Police sous la présidence Valls trente ans plus tôt, Toulouse était devenue le plus grand centre d'investigations scientifiques et judiciaires du sud de la France. L'Institut de Recherches et Enquêtes du Sud-Ouest détrônait même Paris sur quelques spécialités, en particulier sur tout ce qui avait un rapport avec l'aviation, héritage d'Airbus oblige. Ses services étaient mis à contribution lors des rares accidents aériens et étaient reconnus internatio-

nalement. Souvent ses enquêteurs partaient à l'étranger et aidaient les autorités locales dans leurs enquêtes.

L'IRE était accolé à la Basilique Notre-Dame de la Daurade, étrange juxtaposition du spirituel et des sciences bien concrètes. D'un côté, on tentait de sauver nos âmes de pauvres pêcheurs et de l'autre on sondait la noirceur des motivations des pires criminels de la région.